

Z H A N G Y U E R A N

LE CLOU

*Roman traduit du chinois
par Dominique Magny-Roux*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

La couverture du *Clou*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
茧

© Zhang Yueran, 2016.
© Zulma, 2019, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Le Clou*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



*Mon pauvre enfant, le mieux que je puisse te donner,
c'est un peu d'infortune.*

WILLIAM M. THACKERAY, *La Rose et l'Anneau*

CHAPITRE I



Li Jiaqi

Depuis mon retour à Nanyuan il y a quinze jours, je ne suis pas sortie, sauf au supermarché du coin. Et à la pharmacie, pour mes insomnies. Jusqu'à ce matin où il a sombré dans le coma, je suis restée à la maison, à veiller cet homme en train de mourir. Le temps était couvert, il faisait très lourd dans la chambre. Je me tenais près du lit, l'ombre de la mort rôdait comme un vol noir de chauves-souris tournoyant au plafond. Enfin ! Ce jour était venu. J'ai quitté la pièce.

J'ai sorti de ma valise un gros manteau de laine. La maison a toujours été mal chauffée, sans doute parce qu'elle est trop grande. Jusqu'à présent, j'avais essayé de m'habituer au froid qui suinte des murs, mais je n'en pouvais plus. Je suis allée à la salle de bains, sans allumer : la lumière bleue du néon est encore plus glaçante. Je me suis rincé le visage en pensant à ce qui se passerait le lendemain. Demain, quand il sera mort, je changerai toutes les ampoules de la maison. Le lavabo fuyait, l'eau dégoulinait sans bruit sur mes pieds, tiède comme du sang. Je suis restée là, sans me décider à fermer le robinet.

Je suis descendue à la cuisine, j'ai préparé deux œufs au plat et une tranche de pain grillé. J'ai pris mon petit déjeuner sans me presser, ensuite j'ai décroché tous les rideaux de la maison en montant sur un escabeau que j'ai trouvé dans la réserve. De retour au salon, au rez-de-chaussée, je me suis rendu compte qu'il était métamorphosé. Depuis le seuil, j'ai contemplé la grande fenêtre dénudée en clignant des yeux.

Dans le moindre recoin, les rayons du soleil illuminaient chaque particule de poussière, remuant le secret enfermé dans la pièce.

L'après-midi, je suis retournée le voir dans sa chambre. Sous l'épais édredon, on aurait dit que son corps avait rétréci. Il faisait toujours sombre et la mort continuait de tournoyer là-haut, hésitant à descendre. Oppressée, les tempes battantes, j'ai enfilé mon manteau et je me suis enfuie.

J'ai erré sans but sur le campus de la Faculté de médecine. L'ancienne école primaire, la galerie derrière la bibliothèque, la tribune déserte du terrain de sport, rien de tout cela ne m'a fait penser à toi, jusqu'à ce que j'arrive dans les quartiers ouest de Nanyuan. Les vieux bâtiments ont disparu, remplacés par des tours d'habitation modernes équipées de grilles anti effraction flambant neuves. Puis j'ai découvert avec surprise ton immeuble, au milieu des tours, minuscule et solitaire, blotti à leurs pieds.

Après tout ce temps, rien ne disait que tu habitais encore là. J'ai tout de même sonné au n° 102. Une voix a répondu : « Entrez. » Après une hésitation, j'ai ouvert la porte. Il faisait sombre, la pièce était pleine de vapeur, il devait y avoir quelque chose en train de cuire. Sur le canapé, un homme assis, les yeux clos, semblait assoupi. Par-delà la lumière sinistre, l'épais nuage de vapeur et les décennies écoulées, j'ai compris que c'était toi. « Cheng Gong », ai-je appelé à mi-voix. Tu as ouvert les yeux, comme si tu m'avais longtemps attendue avant de céder à la fatigue. Un instant, j'ai failli croire que c'était un rendez-vous fixé depuis toujours, que j'avais juste oublié. Mais tu ne m'as pas reconnue, tu es resté de marbre lorsque je t'ai dit mon nom. À grand peine, j'ai essayé de faire la conversation. J'ai évoqué les amis d'avant, notre ancienne école, mais j'ai très vite épuisé les sujets et je me suis tue. N'ayant plus aucune raison

de m'attarder, je me suis résolue à partir.

Tu m'as raccompagnée jusqu'à l'entrée. J'ai dit « Au revoir », et toi « Prends soin de toi », puis j'ai tourné les talons et la porte s'est refermée derrière moi. Il régnait un tel silence qu'on aurait pu entendre la poussière tomber. Je n'ai pas osé faire un pas de plus, de peur que nous ne soyons de nouveau séparés pour longtemps dès que j'aurais retrouvé la lumière du jour. Le vent a fait grincer la grille comme si quelqu'un soupirait dans l'obscurité. J'étais pleine de pensées confuses, minuscules flammes qui se rallument au moindre souffle d'air. Mais en repensant à ce qui m'avait amenée jusqu'ici, j'ai rassemblé mon courage et j'ai à nouveau sonné chez toi. Je t'ai demandé de me rejoindre ce soir au Petit Pavillon blanc. Sans te laisser le temps de répondre, je suis repartie.

Je suis rentrée sans me presser, par la petite route du bord du lac. À mon retour dans la chambre, je me sentais apaisée. J'ai sorti d'un tiroir le DVD que je n'avais toujours pas regardé, je l'ai mis dans le lecteur. J'ai préparé du thé, apporté deux chaises, et je me suis assise pour t'attendre. Dans le jour déclinant, l'homme sur le lit a monologué d'une voix sourde pendant un moment, comme s'il était plongé dans un rêve. Il avait du mal à respirer, la chambre était saturée d'un air violet sorti de ses poumons en putréfaction. La lumière s'est subitement ravivée et le ciel a lancé des derniers feux comme pour annoncer un événement extraordinaire. Un coup de vent a ouvert la fenêtre. En allant la refermer, je me suis aperçue qu'il neigeait. J'ai eu soudain le sentiment que tu ne viendrais pas. Mais j'ai continué à attendre.

Je soupçonnais vaguement que les choses se passeraient ainsi. Il faisait nuit noire, la neige tombait de plus en plus dru. Je me suis postée à la fenêtre pour contempler la route au loin. Elle avait disparu sous la vaste étendue blanche dont je ne pouvais détacher les yeux, à en être aveuglée. Enfin un

point noir est apparu sur la nappe immaculée, comme un bourgeon sortant de terre, et a grandi peu à peu. C'était toi qui avançais vers moi.

Sans poser de question, tu m'as suivie à l'étage jusqu'à cette chambre. Tu devais en avoir le pressentiment depuis longtemps car tu n'as manifesté aucune surprise en le voyant. Tu t'es approché et tu as examiné son visage, comme pour faire un dernier bilan de son existence. Mais devant la complexité de la tâche, tu t'es contenté de le fixer d'un air absent jusqu'à ce que je t'apporte une chaise et que je t'invite à t'asseoir.

Oui, tu as bien vu, mon grand-père est en train de mourir. Je sais que je devrais appeler l'hôpital. Ils enverraient aussitôt une ambulance et ils le feraient examiner par des spécialistes réunis en pleine nuit pour tenter de le sauver. Peut-être pourraient-ils prolonger sa vie de quelques jours, mais guère plus. Puis ils prépareraient les obsèques – les grandioses funérailles de l'académicien Li Jisheng. Le jour de la cérémonie, en tant que seul membre de la famille présent, je lui dirais un dernier adieu devant toute l'assistance. Les yeux pleins de larmes, les gens évoqueraient sa vie, iraient à pas lents s'incliner devant son portrait funéraire ; des inconnus m'aborderaient pour me parler de mon grand-père, un homme remarquable, brillant, éminemment respecté. Le gouverneur de la province ou le maire s'empresseraient de me présenter leurs condoléances en me serrant la main avec sollicitude. Les caméras se bousculeraient à leur suite comme des chiens fidèles, pour capter une expression de gratitude sur mon visage. Il y aurait des gens pour tout organiser et je n'aurais rien à faire, à part constituer une abondante réserve de larmes.

Je pourrais sans doute pleurer, en effet, pas pour lui mais pour tout ce qui va disparaître avec lui. Pourtant, je ne me résous pas à appeler l'hôpital. À la minute, sa mort devien-

drait une affaire publique, sans plus de rapport avec moi. Infirmières et médecins, étudiants et collègues, dignitaires, officiels, sans compter les médias... Tous ces gens se presseraient autour de lui, ils s'empareraient des derniers instants de sa vie en déployant tout le faste approprié. Sa mort serait à la mesure de sa vie. Le naufrage d'un paquebot. Je ne devrais pas priver un grand homme d'une mort grandiose, je le sais bien, mais c'est moi qui tiens ce moment à présent, et je ne compte pas le lâcher. Pendant toutes ces années je ne lui ai rien demandé, ni son attention, ni son amour, ni sa célébrité... Je n'ai rien voulu de lui. Maintenant, je veux simplement que sa mort soit à moi. J'attends qu'une voix qui n'existe pas m'annonce que tout est fini.

Chez toi, cet après-midi, j'ai bien senti que quelque chose s'interposait entre nous, ce secret que tu connais sûrement depuis longtemps. Il s'est sans doute dissous au fil du temps et infiltré dans la texture de la vie. Mais, quelle que soit sa forme, je suis certaine qu'il subsiste et que, comme moi, tu ne peux faire comme s'il n'existait pas. Alors parlons-en, veux-tu ? Pour la première et la dernière fois, rassemblons tout ce qui se rapporte à ce secret et cantonnons-le à ce soir.

Dehors la neige continue de tomber dru. D'énormes flocons tourbillonnent, comme si Dieu se débarrassait des lettres que les hommes lui écrivent. Déchirées en mille morceaux.

Cheng Gong

Je ne pourrai pas rester longtemps. Tout à l'heure, dès que la neige se sera calmée, j'irai à la gare. Je m'en vais ce soir pour un long voyage. En fait, je comptais partir cet après-midi. Quand tu as sonné, j'attendais le livreur d'eau. S'il était arrivé un peu plus tôt, nous ne nous serions probablement pas retrouvés.

Cet après-midi, après avoir préparé ma valise, en allant me servir à boire à la cuisine, je me suis aperçu que la fontaine d'eau potable était vide. J'ai appelé le point relais mais, une demi-heure plus tard, le livreur n'était toujours pas là. Je n'avais pas l'intention de l'attendre. Mais à son dernier passage, je n'avais pas pu le payer car je n'avais pas d'argent sur moi. J'ai pensé que je devais m'acquitter de cette dette. Avant de partir en voyage, il faut régler tout ce que l'on peut. Il faisait lourd, j'avais de plus en plus soif. J'ai sorti du placard une bouilloire en fer-blanc toute cabossée. Une flamme bleue chuintait sous la bouilloire qui sifflait. Je me suis assis dans le canapé et je me suis assoupi. J'ai même fait un rêve. C'était la nuit, Grand Bin, Zifeng et moi, encore adolescents, courions dans une ruelle. Nous avions tous un peu bu, nous étions très joyeux. Sur nos visages luisaient, écarlates, des boutons d'acné. Nous courions, courions, sans nous arrêter jusqu'à la grand-rue. Les enseignes lumineuses scintillaient, la rue était envahie de jeunes gens de notre âge qui se dirigeaient, les bras chargés de canettes de bière, vers une place toute proche. Nous sautions dans une

Jeep garée sur le côté, une Jeep rouge. Le moteur partait dans un vrombissement, nous poussions tous des cris de joie et nous nous penchions au-dehors en sifflant. Dans cette ambiance euphorique, la voiture fonçait à tombeau ouvert.

Du fond de ma torpeur, j'ai entendu sonner. Pensant que c'était le livreur, j'ai crié : « Entrez ! » Comme la porte n'était pas fermée, il pouvait la pousser et entrer avec sa bonbonne. J'ai gardé les yeux clos pour rester dans mon rêve. Il se terminait comme un film, avec une voiture qui s'éloigne, les maisons et les rues qui rapetissent, des rires et des cris qui s'évanouissent peu à peu. Le rideau tombait, fondu au noir. Tout semblait avoir été emporté et j'attendais en silence dans l'obscurité, comme un bol vide. Au bout d'un moment j'ai senti l'air froid qui s'engouffrait, j'ai compris que la porte était restée ouverte. Mais je n'entendais aucun bruit de pas, la pièce était plongée dans le silence.

J'ai ouvert les yeux. Tu te tenais à la porte. J'ignore depuis combien de temps tu te trouvais là, tu as dû me voir rire aux éclats en rêvant. Peut-être as-tu même remarqué ma tristesse au réveil, mon moment de plus grande faiblesse. Tu as murmuré mon nom, Cheng Gong, d'une voix rauque, comme si tu n'avais pas parlé depuis longtemps. Il allait neiger, le ciel était affreusement couvert et il faisait très noir dans la pièce. Sur le fourneau, l'eau bouillonnait à grand bruit. Je t'ai observée un moment avec attention, sans te reconnaître. Mais j'ai immédiatement senti que cette étrangère face à moi devait avoir un lien très étroit avec mon existence. Le genre de sensation qui vous donne froid dans le dos. Je me suis efforcé de me rappeler, tournant et retournant mes souvenirs. Alors tu m'as dit que tu étais Li Jiaqi.

La buée blanche que tu exhalais, ta chevelure bouclée décoiffée par le vent, ton genou légèrement tremblant sous le pan de ton manteau, tout cela me confirmait que ta présence

était bien réelle, que ce n'était pas un prolongement de mon rêve. Nous ne nous sommes pas vus depuis dix-huit ans, il n'était pas anormal que je ne te reconnaisse pas. Ton visage, sans maquillage, était pâle, un peu gonflé, mais tu n'as pas déçu nos attentes, tu es devenue une jolie femme, même avec ce petit visage en cœur et cet air maussade de celle qui a vécu longtemps dans une grande ville. Tu m'as demandé si tu étais différente de l'image que je me faisais de toi. J'ai souri d'un air évasif. À vrai dire, je ne t'ai jamais imaginée adulte. J'avais mis de côté tout ce qui te concerne dans un dossier cacheté à la cire. La formulation est peut-être un peu blessante, mais j'avoue que je n'avais aucun espoir de te revoir.

Je suis allé à la cuisine éteindre le feu. La moitié de l'eau s'était évaporée et la pièce baignait dans une brume blanche. Tu t'es assise, embarrassée, tu m'as regardé verser le thé.

— Tu vis toujours avec ta grand-mère et ta tante ? as-tu demandé.

Je t'ai appris que Grand-Mère était morte et que je vivais à présent avec Tante.

— Elle ne s'est jamais mariée ?

— Mmh.

Notre conversation s'est poursuivie tant bien que mal. Dès que le silence retombait, mon cœur se serrait, je n'aspirais qu'à mettre un terme à cette entrevue. Je crois que tu t'en aperçus, mais tu t'es évertuée à chercher des sujets de conversation. Le thé avait refroidi et la brume blanche s'était dissipée quand tu t'es enfin levée pour prendre congé. J'avais à peine fermé la porte, soulagé, que la sonnette a retenti de nouveau. C'était toi, qui me demandais de venir te retrouver ce soir au Petit Pavillon blanc. Avant même que j'aie le temps de décliner l'invitation, tu avais déjà quitté le grand hall d'entrée.

Je n'avais aucune intention d'honorer ce rendez-vous. Peu importe la raison, je pensais qu'il n'était pas nécessaire de se

revoir. Assis dans le canapé, j'ai fumé cigarette sur cigarette. La nuit tombait quand soudain des coups énergiques ont retenti à la porte. C'était le livreur, la bonbonne sur l'épaule, qui m'a expliqué qu'il avait dû faire une livraison en banlieue ouest. Avec son bonnet de laine grise tout sale sur la tête, il n'avait pas l'air dans son assiette.

— Je me suis perdu, a-t-il dit.

Je l'ai expédié, j'ai boutonné mon manteau et je suis sorti en tirant ma valise. Il faisait déjà nuit, la neige commençait à tomber. À la sortie de Nanyuan, j'ai attendu longtemps sans voir un seul taxi. Il en est finalement passé un, mais le chauffeur a agité la main pour signaler qu'il avait terminé sa journée. Il faisait terriblement froid, je battais la semelle en soufflant de l'air tiède au creux de mes paumes. Derrière moi, la porte du petit restaurant s'est ouverte à grand bruit. C'était la patronne qui allait acheter des cigarettes pour un client à la boutique voisine, elle m'a chaleureusement salué. L'été dernier, j'allais souvent prendre un verre chez elle.

— Tu pars en voyage ? m'a-t-elle demandé.

J'ai acquiescé.

— Tu es pressé ? Attends que la neige se soit calmée. Tu auras du mal à trouver un taxi par ici.

Je l'ai suivie dans sa gargote. À la table du fond, un homme d'âge mûr a saisi le paquet qu'elle lui tendait, il a aussitôt déchiré le film plastique et allumé une cigarette. J'ai choisi une table près de la fenêtre et j'ai commandé un assortiment de hors-d'œuvre. La maîtresse des lieux, originaire de Chaozhou, s'est installée ici avec son mari. Il l'a quittée pour une autre, mais elle est restée.

— J'ai une nouvelle bière importée du Laos, tu veux essayer ? m'a-t-elle demandé.

Je n'avais aucune envie de boire mais j'ai accepté. Je sais que l'alcool émousse la volonté.

J'ai bu en grignotant du tofu séché en saumure. La bière était légère, elle avait un goût d'été. La patronne a engagé une conversation animée avec l'homme d'âge mûr, sautant du coq à l'âne, de l'effigie de la déesse Mazu à la recette du tofu fermenté.

— L'eau n'est pas bonne ici, ça fait du mauvais tofu, a-t-elle soupiré.

Un moment plus tard, l'homme a réglé la note et s'en est allé. Le restaurant a retrouvé son calme, j'étais le seul client.

— Comment va l'asthme de ton amie? m'a soudain demandé la patronne. Il y a quelque temps, un client m'a dit qu'il avait une recette de grand-mère contre l'asthme. Je lui ai demandé de me la noter.

Elle a fouillé dans un tiroir sous la caisse.

— Où j'ai pu mettre ça?

— Ce n'est pas grave, ne cherchez pas.

— Voilà! Je savais bien que je l'avais rangée en lieu sûr!

— Merci.

J'ai fourré le papier dans ma poche. La patronne est allée se rasseoir en allumant une cigarette.

— Quelle neige! a-t-elle marmonné.

Je me suis retourné pour regarder par la fenêtre. Sur fond de nuit noire, les flocons voletaient. Le sol était devenu tout blanc. Sur la chaussée, de légers creux dans la neige laissaient deviner des traces de pas.

— S'il n'y avait pas la neige, je serais retournée dans le sud depuis longtemps. Tu aimes la neige?

— Oui.

Puis nous avons contemplé sans rien dire le spectacle au-dehors. J'observais le fossé, illuminé sous les réverbères, d'énormes flocons tourbillonnaient et s'abattaient avec force, comme s'ils se démenaient dans un océan de souffrance.

Je me suis souvenu de cet après-midi, il y a bien des années.

La neige tombait aussi dru, je m'étais échappé de l'école pour te rejoindre chez ton grand-père. Tu allais déménager, ta mère t'avait accompagnée à l'école pour les formalités. À la porte du bureau, tu avais croisé Grand Bin, tu lui avais dit que tu voulais me voir et qu'il fallait que je te rejoigne chez ton grand-père.

Je savais que nous ne nous reverrions peut-être plus, que c'était sans doute la dernière occasion de te dire tout ce que j'avais à te dire. Mais plus j'avancais, plus je ralentissais, et je me suis finalement arrêté devant la petite épicerie Kangkang où nous allions souvent à l'époque. Tout à coup, j'ai fait demi-tour et je suis rentré chez moi. J'ai su que tu m'avais attendu longtemps ce jour-là, jusqu'à ce que ta mère vienne te chercher pour le dîner. J'ai toujours regretté de t'avoir fait attendre en vain. Et je suis incapable d'expliquer pourquoi j'ai agi de la sorte. Je voulais peut-être, puisque tout m'échappait, choisir moi-même la manière de mettre fin à notre amitié. Depuis ce jour, j'ai enfermé tout ce qui te concerne dans un carton à archives.

La veille de ton anniversaire, Grand Bin, qui connaissait ta nouvelle adresse, s'est attablé à son bureau pour t'écrire une carte, mais j'ai refusé de la signer. Plus tard, il s'est désolé que tu ne lui aies pas répondu, ni adressé un mot pour lui souhaiter le sien. Personne n'avait de tes nouvelles. Tu as tout simplement disparu de notre vie, comme je le souhaitais. C'était, je suppose, ta façon de me faire savoir que tu approuvais ma décision : comme il était impossible de retourner au passé, maintenir le contact n'avait aucun sens. Nous avions été si proches, nous avions cru notre amitié indestructible, alors qu'en réalité elle était extraordinairement fragile. Elle était condamnée dès le départ, comme un arbre qui pousse au beau milieu de la route devra tôt ou tard être abattu.

Après avoir vidé trois bouteilles de bière, j'ai reboutonné

mon manteau et je me suis levé.

— Tu pars ? m'a demandé la patronne.

J'ai réglé l'addition.

— Continue tout droit, tu trouveras une voiture au carrefour un peu plus loin.

Elle m'a rendu la monnaie.

— Sois prudent sur la route.

À grand bruit, elle a entrouvert la porte. Un vent glacé mêlé de neige fine s'est engouffré à l'intérieur.

Sur le seuil, je me suis à nouveau arrêté. Je suis resté là immobile, le visage échauffé par l'alcool.

— Puis-je vous laisser ma valise un moment ? me suis-je entendu demander. J'ai oublié quelque chose.

— D'accord, de toute façon il neige si fort que je ne vais pas pouvoir rentrer chez moi, tu peux venir la chercher aussi tard que tu veux. Voilà pourquoi tu avais l'air préoccupé toute la soirée, va vite ! a-t-elle dit avec un sourire.

Je l'ai remerciée et je me suis enfoncé dans la bourrasque.

Tout à l'heure, sur le chemin qui me menait chez toi, je suis à nouveau passé devant l'ancienne épicerie Kangkang qui est devenue le fast-food Dongdong. Le grand garage à vélos juste à côté a été détruit, le raidillon d'autrefois aplani, et ton grand-père a, lui aussi, quitté le quartier ouest pour le Petit Pavillon blanc. Mais la neige, en recouvrant tous ces changements, m'a donné comme l'impression d'être revenu à cette soirée de ma onzième année, où tu t'apprêtais à partir et où je me dépêchais pour te rejoindre. Cette fois-ci, je ne me suis pas arrêté devant l'épicerie. Je suis allé au bout du chemin que je n'avais pas parcouru ce soir-là.

Li Jiaqi

Dès que la nuit tombe, cet endroit est si calme qu'on n'y entend pas la moindre voix. Il est plus accueillant pendant la journée, quand les enfants viennent jouer dans le grand parc. Ils chahutent et se poursuivent sur le lac gelé en poussant des cris perçants. Quand il fait beau, l'après-midi, on peut même y voir des jeunes femmes en robe de mariée qui se font photographier en grelottant. Peut-être est-ce à cause de l'hiver qu'elles se retrouvent sur le campus de la Faculté de médecine, il fait trop froid au bord de la mer et il faudrait aller bien loin pour trouver une température plus clémente. Le Petit Pavillon blanc répond parfaitement à leurs attentes, avec ses murs comme neige, sa terrasse arrondie en surplomb et ses fenêtres aux arches ciselées, un décor idéal pour un bonheur médiocre. De toute façon, le bonheur est fondamentalement factice, alors un bonheur médiocre n'est pas plus factice qu'un bonheur parfait.

Le Petit Pavillon blanc. C'est ainsi que nous l'appelions entre nous. À cette époque, il y avait peu de bâtiments d'un blanc aussi immaculé. Dans cette ville industrielle très polluée, tout était inexorablement gris – les immeubles, le ciel, l'atmosphère. Le gris a été la couleur du décor de notre enfance. Le Petit Pavillon blanc avait l'air d'une pièce rapportée. Caché au fond du parc, il ressemblait de loin à un nuage floconneux lové au milieu d'arbres luxuriants. Pour moi, c'était plutôt un éléphant en détresse à qui des méchants avaient jeté un sort, et qui se retrouvait exilé là. Je le préférais en été, cerné par les

hévées foisonnants dont les ombres inquiètes oscillaient sur ses murs blancs. On aurait dit la résidence d'un haut fonctionnaire de l'époque coloniale, baignée par un vent chaud légèrement poisseux, au parfum de désolation. Parfois, en revenant de notre séance de natation, nous y rencontrions des filles plus petites qui jouaient à la dînette sur l'escalier et qui, pour leurs mariages de princesses, se déguisaient avec le tulle blanc dont on recouvrait les accoudoirs des canapés. Et nous, comme des sorciers venant semer la pagaille, nous passions à côté d'elles en ricanant et en faisant des grimaces.

Mais le sais-tu ? Un soir où nous nous étions tous les deux faufiletés dans le pavillon, je me suis promis d'y organiser mon mariage. Quel âge avions-nous ? Dix, onze ans ? Le pavillon hébergeait également le Centre d'animation du syndicat et, un samedi, nous avons profité de l'absence du gardien pour épier les adultes absorbés par leurs danses de salon. Il y avait là la jolie prof de musique, dans des atours pour le moins inhabituels : talons hauts, longue jupe plissée et, posée sur sa taille, la main d'un homme ! Dans la pénombre de la piste de danse, les effluves de parfums rivalisaient avec les odeurs de transpiration, une boule à facettes tournoyait au plafond, projetant sur les murs des taches de lumière qui papillonnaient au rythme des palpitations frénétiques de nos cœurs. Nous avons quitté la salle de bal et exploré le bâtiment dans les moindres recoins. Après avoir traversé le hall très haut de plafond, nous sommes montés au premier étage. Au bout d'un corridor il y avait une petite fenêtre en œil-de-bœuf sur laquelle nous nous sommes hissés pour contempler le lointain. Dans la moiteur de la nuit, la lune filtrait à travers un nuage de brume qui s'est dissipé tout à coup pour la révéler dans sa rondeur parfaite. En reculant de quelques pas, nous avons réussi à trouver l'endroit exact d'où la lune apparaissait juste au centre de la lucarne. Deux cercles parfaitement concentriques. Serrés l'un contre l'autre, les yeux

grands ouverts tournés vers le ciel, nous avions à cet instant précis la sensation d'être au cœur du monde. Mais très vite, comme s'il avait dévoilé un prodigieux mystère, le brouillard a masqué la lune à nouveau et le monde est redevenu nébuleux, insaisissable. Nous sommes redescendus lentement. Je me sentais un peu perdue, l'esprit envahi de notions aussi vagues que le bonheur, l'avenir, l'éternité. En partant, j'ai éprouvé le besoin de sceller un pacte avec le bâtiment : j'ai formé le vœu secret de m'y marier un jour. Je ne t'ai rien dit, même si, à ce moment-là, j'étais persuadée que ce serait avec toi.

Tu m'as toujours dit que le Petit Pavillon blanc avait été construit par les Allemands. Nous étions en dernière année de primaire, le professeur avait évoqué l'occupation allemande dans la baie de Jiaozhou, ce qui t'avait énormément intéressé. L'église gothique de la Porte de l'Est, la vieille gare ferroviaire, ainsi que le charmant Petit Pavillon blanc, partout tu cherchais des traces laissées par les Allemands. Tu croyais que toutes ces constructions dataient d'Hitler, et tu t'imaginais découvrant des croix gammées dissimulées sur les murs du pavillon. Tu étais fasciné par ces vestiges d'un autre temps. Tu redoutais la médiocrité. Tu avais peur de mener une vie insipide, peur d'une vie qui ne laisserait pas plus de traces qu'un caillou lancé dans l'eau du fleuve.

J'ai appris bien plus tard que le Petit Pavillon blanc datait des années cinquante. Le gouvernement l'avait fait construire tout spécialement pour y accueillir le recteur de la Faculté de médecine qui, le trouvant trop luxueux, avait poliment décliné. Mais sa modestie ne lui fut d'aucune utilité : quand arriva la Révolution culturelle, cette affaire lui retomba dessus. Mépris des masses populaires, soif de privilèges et j'en passe, le Petit Pavillon blanc devint le théâtre de sa séance de critique. Il y fut emprisonné des jours et des jours, et un soir, dans une chambre au premier étage – peut-être même celle dans laquelle nous

nous trouvons aujourd'hui – il se trancha les veines avec une lame de rasoir. Le recteur, qui s'était suicidé le cœur plein de ressentiment, n'aurait jamais pu imaginer que, bien des années plus tard, le Petit Pavillon blanc deviendrait le décor du bonheur des futures mariées. Et je n'aurais jamais imaginé que j'y habiterais moi-même. À présent, je pourrais y organiser un mariage par jour si je le souhaitais. De toute ma vie, jamais je ne me suis autant approchée de mon rêve. Ne manque que l'homme qui m'épousera.

L'an dernier j'ai failli me marier. Avec Tang Hui, un disciple de l'université un peu plus jeune que moi. Quand nous nous sommes rencontrés, c'était déjà trop tard : les grands événements de ma vie se trouvaient derrière moi. Il s'en est rendu compte, mais il voulait tenter sa chance, malgré tout. C'était vraiment quelqu'un de bien, un ange envoyé pour me sauver, me prendre par la main et me guider vers les hauteurs. Hélas, au bout du compte, ce fut un échec. Après notre séparation, j'ai habité chez des amis, au jour le jour, jusqu'au retour de Peixuan cet été. Je me suis alors installée chez elle, où j'ai vécu pendant deux mois.

Tu te souviens de ma cousine Peixuan, la jolie préposée au lever des couleurs à l'école. Elle a passé toutes ces années aux États-Unis, où elle a obtenu l'an dernier son doctorat en médecine. Elle enseigne maintenant à l'université de l'Ohio. Quand elle est revenue cet été, c'est elle qui m'a contactée, c'est elle aussi qui m'a appris que Grand-Père avait emménagé dans le Petit Pavillon blanc, ce qu'elle n'appréciait pas du tout. Pour elle, l'endroit était beaucoup trop fréquenté. Avec le grand parc et le lac artificiel, c'était un site très prisé des promeneurs qui, en passant devant le Pavillon, ne manquaient pas d'épier à l'intérieur. Certains frappaient même à la porte pour se faire photographier en compagnie de l'Académicien.

« Grand-Père est comme un oiseau rare en cage ! » fulminait

Peixuan. Elle revenait tous les ans quelques jours, avec chaque fois de nouveaux trucs pour la maison. C'est elle qui a acheté le four et la machine à café, elle ne pouvait pas s'en passer. Mais, dès la fin de l'été, après son départ, tout devait être remis au placard. Mon grand-père n'avait besoin pour vivre que d'une bouilloire en fer-blanc et d'une marmite en fonte. Malgré leurs modes de vie radicalement opposés, ils faisaient plutôt bon ménage. Peixuan en parle toujours comme du « temps des paisibles journées d'été », ce qui n'est, à mon avis, qu'une autre définition de l'ennui.

Je n'avais plus revu Peixuan après mon départ de Nanyuan. Et si nous n'avons pas perdu contact, c'est grâce à sa seule ténacité. Peu après son arrivée aux États-Unis, elle m'a envoyé une lettre et son adresse américaine. Elle m'écrivait de temps à autre, m'indiquait parfois une nouvelle adresse. Plus tard, quand je suis partie étudier à Pékin, elle a demandé à ma mère mon numéro de téléphone à la cité universitaire. Elle m'a appelée brièvement, le temps d'échanger nos adresses électroniques. Elle m'écrivait parfois un e-mail pour me donner les nouvelles importantes de sa vie, comme son changement d'université pour l'entrée en master, ou sa décision d'y rester pour le doctorat. À la fin de chaque message, elle ajoutait une phrase comme : « J'espère que tu iras voir Grand-Père et Grand-Mère quand tu en auras le temps. » Je ne répondais jamais. Je me suis contentée de lui envoyer un e-mail quand j'ai obtenu mon diplôme, pour lui dire que je restais travailler à Pékin.

Peixuan semblait s'être donné pour mission de maintenir les liens. Je faisais partie de la famille de Grand-Père, il était donc de son devoir de m'empêcher de les rompre totalement. Le seul échange substantiel entre nous a eu lieu il y a cinq ans : elle m'a appelée des États-Unis en pleine nuit pour m'annoncer, la voix étranglée de sanglots, que Grand-Mère était morte, qu'elle viendrait aux obsèques, et me supplier d'y aller moi aussi. Mais

je n'y suis pas allée. Elle a continué à m'écrire, pour son doctorat, pour le poste d'enseignant qu'elle avait décroché, et terminait toujours par la même formule, où il ne manquait que le mot « Grand-Mère ». Puis, cet été, elle m'a fait part de son projet de s'installer quelque temps à Pékin.

Nous nous sommes retrouvées dans un café du centre-ville. Elle avait le corps bien fait d'une personne qui fréquente les salles de sport, et la peau aussi blanche que jadis, au point d'en paraître presque inhumaine. C'est là que j'ai découvert qu'elle avait une cicatrice très visible sur la joue, une cicatrice que je n'avais jamais vue – je savais seulement qu'elle s'était blessée en tombant de très haut, ce qui m'avait paru tout à fait incroyable. Autrefois c'était toujours moi qui me faisais mal, un bleu au genou, une écorchure au bras, alors qu'elle ne se hasardait jamais à escalader quoi que ce soit, ni à grimper sur une échelle. Tu te souviens, lorsqu'elle venait me crier de rentrer à la maison, il nous suffisait de monter sur les hauts murs de la Tour des morts pour la réduire à une totale impuissance.

Sa cicatrice boursouflée part de la commissure de la lèvre, à droite, et s'étire en oblique jusque sous son oreille. Elle fait bien cinq centimètres. Quand Peixuan ne parle pas, cela passe encore, la cicatrice semble endormie. Mais dès qu'elle prononce un mot, la cicatrice se réveille et s'agite au rythme de sa bouche, comme une scolopendre qui ramperait sous la fine couche de peau. J'ai seulement éprouvé un peu de pitié. Depuis toute petite, elle a toujours su ce qu'elle voulait et suivi un chemin bien tracé. Cette cicatrice est probablement le seul imprévu de sa vie.

Peixuan m'a dit qu'une chaîne de télé voulait réaliser un documentaire sur Grand-Père. Le motif de son retour était d'aider à la collecte de matériaux, en interviewant des personnes qui le connaissaient bien. Elle espérait qu'en tant que

son « autre petite-fille », je participerais au projet.

— Tu n’auras qu’à raconter des anecdotes de ton enfance, quand tu vivais chez Grand-Père, m’a-t-elle dit. C’est très simple.

— Je ne me souviens de rien.

— Comment est-ce possible ? Essaie de te rappeler...

— Je n’ai aucun souvenir.

— Je sais que c’est à cause de l’histoire de ton père. Mais s’ils ont rompu, ce n’est pas seulement la faute de Grand-Père...

— Il ne s’agit pas de cela.

— Il n’a jamais été un homme parfait, mais il...

— N’en parlons plus, ai-je coupé. Je dois partir. Tu restes encore un peu ?

En soupirant, elle a demandé l’addition.

Mais elle n’a pas renoncé pour autant. Elle m’a rappelée quelques jours plus tard pour me proposer un nouveau rendez-vous. Je venais tout juste de me séparer d’un homme avec lequel j’avais eu une brève liaison, et je devais partir de chez lui au plus vite. Comme je lui expliquais que j’étais très occupée à chercher un logement et que je n’avais pas le temps de la voir, elle m’a proposé de m’installer chez elle. Elle devait passer deux mois à Pékin pour le documentaire et elle avait loué un appart-hôtel. J’ai accepté. Parce que, sur le moment, je ne savais vraiment pas où aller. Mais, à vrai dire, ce que je voulais secrètement, c’était une vraie conversation avec elle. Il fallait que je lui dise certaines choses que je savais.

Le lendemain après-midi, j’ai donc emménagé chez Peixuan.

— C’est tout ce que tu as ? m’a-t-elle demandé en regardant les deux valises posées sur le seuil.

— Et encore, l’une des deux est à moitié vide.

— Tu mènes une vie de bohémienne ?

— À peu près, sauf que je ne lis pas les lignes de la main.

Je me suis habituée à cette vie nomade. Je suis même

devenue experte dans l'art de faire disparaître en un temps record toute trace de mon passage. Quand j'achète quelque chose, plus que le prix, ce qui m'importe, c'est le volume. À fonction identique, je choisis systématiquement le plus petit. Sèche-cheveux, lisseur, fer à repasser, enceinte, je n'ai que des versions mini. Je peux même m'accommoder du bas de gamme ou d'un rose Barbie spécialement étudié pour séduire les fillettes. Quant aux parfums, je n'utilise que des échantillons de cinq millilitres. Je choisis autant que possible des objets multifonctionnels – tire-bouchon-décapsuleur-ouvre-boîte, qui ouvre aussi bien une bouteille de vin rouge, une bouteille de bière ou une boîte de conserve ; chargeur de batterie pour téléphone, ordinateur et appareil photo ; lait pour le visage et le corps... Je suis intraitable sur le volume, pire qu'une femme au régime qui pinaille sur les calories, pour réduire au maximum l'espace que j'occupe, comme si je vivais dans un estomac rétréci par un anneau.

Évidemment, Peixuan ne peut pas comprendre. Aux États-Unis, elle vit, paraît-il, dans une immense maison avec jardin. Ses parents n'habitent pas avec elle, mais en Californie. Son père, qui a toujours été de santé fragile, est devenu tétraplégique l'an dernier à la suite d'une attaque cérébrale, ce qui signifie qu'il ne pourra probablement jamais revenir voir mon grand-père.

Le lendemain de mon emménagement, Peixuan a remis la question du documentaire sur le tapis.

— Tu n'auras qu'à dire quelques mots devant la caméra. C'est facile, non ?

J'ai commencé à comprendre. Au fond, ce que je pouvais raconter n'avait aucune importance, l'essentiel était que j'apparaisse dans le film. C'était sûrement une idée du réalisateur, qui souhaitait montrer divers aspects de la vie de Grand-Père, et donc interviewer autant de membres de sa

famille que possible. Mais, Grand-Mère et mon père étant morts, mon oncle et ma tante dans l'impossibilité de revenir, il ne restait que Peixuan et moi. Peixuan n'avait sûrement pas dit au réalisateur que je n'avais plus de relations avec Grand-Père depuis longtemps. Cela aurait donné de lui une vision pitoyable, terni son image de perfection.

— Une petite-fille, ça ne suffit pas ? ai-je rétorqué. À quoi bon plusieurs ? Beaucoup de gens célèbres n'ont pas de descendance.

Peixuan m'a regardée, déconcertée. Puis elle a lâché :

— De nous deux, c'est toi que Grand-Père préférait.

— Impossible ! ai-je répliqué en éclatant de rire. Il était comme chien et chat avec mon père.

— C'est vrai, il ne s'entendait pas avec ton père, mais il t'aimait bien. Et tu sais pourquoi ? Parce que tu ressembles à sa mère. C'est Grand-Mère qui le disait, vous avez le même front et les mêmes yeux.

— On peut parler d'autre chose ?

Les jours suivants, elle n'a plus abordé le sujet. Mais je me suis vite aperçue que, même si elle n'en parlait plus, Grand-Père était toujours là. La vie de Peixuan est saturée de l'empreinte de Grand-Père. Au point que j'avais parfois l'impression d'être retournée en enfance, à ces trois années durant lesquelles elle et moi avons vécu chez lui. En me servant une tasse d'eau, j'ai découvert sur l'anse un bout de sparadrap avec mon nom dessus, l'autre tasse sur la table portait le sien. On utilisait ce moyen autrefois chez Grand-Père pour éviter de boire dans la tasse de quelqu'un d'autre. Pour lui, se tromper de tasse était toute une affaire. Sous prétexte que nous étions tous potentiellement porteurs du virus de l'hépatite, il voulait prévenir tout risque de contamination. Je me souviens du jour où je me suis servie en catimini de la tasse de Peixuan pour lui refiler mon rhume. Je peux en témoigner : le pouvoir de

nuisance d'une tasse n'est pas si considérable.

L'appart-hôtel disposait d'une cuisine américaine. Sur le mur carrelé de faïence à côté de l'évier, Peixuan avait collé des crochets à torchons et indiqué pour chacun : « Pour les bols », « Pour nettoyer la table », « Pour s'essuyer les mains », etc. Devant cet alignement de torchons aux fonctions bien définies, j'avais l'impression confuse d'être dans la cuisine de Grand-Père. Car Peixuan n'employait ni Post-it, ni étiquettes auto-collantes mais des bouts de sparadrap qui sentaient très fort la pharmacie. Autrefois, tous les gens qui travaillaient à l'hôpital s'en servaient chez eux, tu t'en souviens ? Ta grand-mère devait en utiliser aussi. Mais chez Grand-Père, c'était carrément de l'art. Il s'en était servi pour fixer le film protecteur de la télécommande du téléviseur, il en avait entouré l'antenne du poste de radio, avait réparé une boîte à crayons avec. Peixuan m'avait montré comment découper des petits carrés pour cacher les caractères mal tracés sur mon cahier. Même plus tard, après l'apparition du correcteur, elle leur est restée fidèle. À l'époque, je détestais ce sparadrap, cette odeur d'hôpital, et encore plus de transformer une boîte à crayons, une télécommande ou un poste de radio en malades enrubannés.

Peixuan a hérité de Grand-père ce style de vie, si tyrannique envers soi-même qu'il en deviendrait fasciste, mais qu'elle qualifie de discipline nécessaire. Le matin, elle ne s'attardait pas une minute au lit. Si nous avions décidé de regarder la télé une demi-heure, elle l'éteignait sans état d'âme au bout d'une demi-heure, même si le film n'était pas terminé. Un soir après le dîner, nous venions de bavarder un moment quand elle a décidé que nous devons manger des fruits. Mais, constatant qu'il était huit heures et demie, soit une demi-heure plus tard que d'habitude, elle a décrété que ce n'était plus possible. Le plus terrible, c'est qu'elle porte encore un appareil dentaire, un de ces modèles invisibles qu'elle doit ôter pour manger.

— Tu n'avais pas déjà un appareil quand tu étais petite ?
lui ai-je demandé un jour.

À l'époque, les fils métalliques faisaient briller sa bouche d'un éclat froid quand elle parlait.

— Mes dents se sont à nouveau écartées. Rien n'est jamais acquis.

Je n'ai remarqué aucun espace entre ses dents, aussi impeccablement alignées qu'un rang de tuiles de mah-jong. Elle m'a expliqué qu'elle passe parfois machinalement le bout de sa langue sur ses dents, et qu'un appareil peut l'aider à corriger cette manie. Elle a donc, elle aussi, ses petits travers ! Elle aussi agit parfois à son insu ! Dans mon souvenir, même en dormant, elle restait constamment sur ses gardes. Elle s'est approchée de moi et m'a demandé d'ouvrir la bouche.

— Toi aussi tu devrais en porter un.

— Ah non ! S'il faut avoir une gaine en plastique dans la bouche même quand on délire en rêve, tu parles d'un naturel !

Un jour, elle a rapporté deux bouteilles de vin rouge du supermarché, et elle a proposé d'en boire un peu au dîner. J'étais ravie de nous découvrir enfin un goût en commun. Après avoir bien essuyé les verres avec un torchon sec, elle les a disposés côte à côte sur la table et a versé trois centimètres de vin dans chacun. Puis elle a soigneusement rebouché la bouteille. J'ai aussitôt compris que nous n'avions pas la même interprétation de l'expression « boire un peu de vin ». Tout en versant, elle observait fixement le verre comme s'il était gradué et que c'était du sirop pour la toux. J'ai attendu qu'elle s'endorme pour ressortir la bouteille et j'ai continué à boire toute seule.

Je me suis réveillée le lendemain, vers midi, avec un léger mal de tête. Quand je suis sortie de la chambre, elle était assise devant son ordinateur, en train de répondre à ses e-mails. Sans s'interrompre, elle m'a demandé :

— Tu te souviens de ce qui s'est passé hier soir ?

— J'ai trop bu ?

— Je me suis levée à minuit et je t'ai trouvée par terre, le sol était jonché de bouts de verre.

— Pardon, je ne tiens pas l'alcool.

En levant la main pour me frotter la tempe, j'ai découvert que j'avais un gros bleu sur le bras.

— Mais si, tu le tiens très bien ! Non seulement tu as fini la bouteille, mais tu as débouché l'autre, et tu n'en as pas laissé une goutte.

— Vraiment ?

Je me suis vaguement revue, une bouteille à la main, cherchant partout un tire-bouchon.

Elle m'a regardée avec tristesse :

— Tu n'aurais pas tendance à abuser de l'alcool, toi aussi ?

Toi aussi. Elle a employé ce *aussi* pour me ramener à mon père.

— Peut-être.

— Pourquoi ? Je veux dire : pourquoi tu n'essaies pas de te sevrer ? C'est possible, avec des médicaments. Il y a des centres de désintoxication aux États-Unis, il y en a certainement aussi en Chine...

— J'aime bien avoir quelques mauvaises habitudes, ça me permet de ne pas trop me détester.

Je ne lui ai pas dit que ce vice est l'un des rares legs de mon père. Dès que j'ai trop bu, je me sens proche de lui.

Elle a secoué la tête :

— Je ne pensais pas que tu deviendrais comme ça.

Les expressions chagrines ne lui conviennent pas, elles déforment sa cicatrice. Je me suis demandé si, lorsqu'elle rit aux éclats ou s'effondre en sanglots, l'« insecte » ne bondit pas hors de sa chair. Finalement, j'ai compris pourquoi elle garde toujours un visage figé, inexpressif : c'est l'expression qui lui

sied le mieux, elle fait tout pour ne pas déranger sa balafre.

Elle n'a plus jamais rapporté d'alcool. Parfois, le soir, je sortais boire avec des amis. Dès qu'elle me voyait sur le départ, en train de me sécher les cheveux et de me maquiller, elle se mettait en colère, une colère faite de sentiments complexes : tantôt on aurait dit une mère incapable d'éduquer sa fille, tantôt une petite fille mécontente de voir sa maman se pomponner pour un rendez-vous. Elle ne se maquille jamais et ne va jamais à des soirées. Elle se plaint sans cesse des Américains qui passent leur temps en absurdes réceptions mondaines, ce qui les rend encore plus crétins. En m'observant, elle a compris que c'est la même chose en Chine et que le monde entier est devenu débile.

Avant de sortir, j'essayais des tenues devant le miroir sans parvenir à me décider. Assise à son ordinateur, elle tournait la tête vers moi. Et elle ne se gênait pas pour me dire que rien ne m'allait.

— Le plus important dans un vêtement, disait-elle, c'est la qualité du tissu. Il faut qu'il soit confortable.

Un jour, alors que j'avais décroché un entretien pour un magazine de mode, elle m'a convaincue de troquer ma robe et mes escarpins pour son ensemble noir très confortable et ses souliers plats, en m'expliquant que, dans les occasions formelles, une femme active est beaucoup plus convenable en pantalon. L'entretien s'est soldé par un échec. Le rédacteur en chef a dû se dire que je n'avais aucune affinité avec la mode.

En faisant ma toilette, je voyais dans le miroir nos sous-vêtements mis à sécher au-dessus de la baignoire : nos soutien-gorge alignés, bretelle contre bretelle, dans une sorte de similitude apparente mais qui masquait des divergences profondes. Les miens, couleur cerise ou délicatement rosés, fins et peu couvrants, en forme de demi-lune, en imitation satin ou en dentelle de piètre qualité, les bonnets réunis par un petit

nœud garni d'un strass, voués à disparaître après quelques lavages ; les siens, tous blancs sans exception, en pur coton confortable et absorbant, quasiment identiques, de grands modèles pour lesquels on n'a pas lésiné sur le tissu, montant très haut sous les aisselles. Je la soupçonnais d'avoir raflé tous ceux à sa taille dans le rayon.

Un jour, alors que je me changeais, sa voix maussade a résonné dans mon dos :

— Ces soutien-gorge bariolés, tu les portes pour plaire aux hommes ?

— Pourquoi les porterais-je pour plaire aux hommes ? Tu ne te regardes donc jamais dans le miroir ?

Elle ne s'y regarde effectivement jamais. Sans doute à cause de sa cicatrice. Elle ne veut pas se voir. Sans miroir, elle est comme une jeune fille impubère qui vit dans l'ignorance d'elle-même. Elle laisse parfois percer des expressions d'enfance, mais d'où tout éclat s'est évanoui. Je la revois encore, tous les lundis matin, se diriger vers le mâât dans la cour de l'école, le drapeau dans les bras. Sa peau sous le soleil était d'un blanc éblouissant, et de sa silhouette longiligne émanait un parfum émouvant de jeune fille en fleur. J'imaginai que les garçons de l'école étaient tous amoureux d'elle.

Un soir, nous avons abordé des sujets plus personnels, des sujets qu'entre cousines on n'aurait pas considérés comme intimes, mais qui me donnaient toujours l'impression de l'offenser.

Comme je lui demandais si elle avait un petit ami, elle a répondu par la négative.

— Et un partenaire sexuel ?

— Je n'en ai pas besoin, a-t-elle dit en rougissant. Telle quelle, ma vie me satisfait pleinement.

Elle m'a expliqué que son âme sœur ne s'était pas encore manifestée. Elle était persuadée qu'existait en ce monde un être

avec lequel elle serait en parfaite harmonie. De bonne famille, bien éduqué, avec un travail honorable, il n'aimerait qu'elle pour l'éternité. Elle l'attendait patiemment.

— Et toi ? m'a-t-elle demandé un peu gênée.

— Celui que tu attends n'est pas encore arrivé, et le mien a déjà disparu. À présent je me dis que tous les hommes se valent à peu près, aucun n'est particulièrement bon ou mauvais. Je peux vivre avec n'importe qui.

— Tu as une drôle de vision de la vie.

— Je n'ai pas de vision de la vie. J'avance simplement, au jour le jour.

Au cours des deux semaines suivantes, Peixuan s'est trouvée accaparée par les réunions avec l'équipe de tournage et la préparation du film. À mon réveil à midi, elle était déjà sortie. Je me faisais quelque chose à manger, puis je m'installais à mon ordinateur pour écrire, consulter les offres d'emploi, envoyer des CV. Elle ne rentrait d'ordinaire qu'après le dîner, au moment où j'étais moi-même prête à sortir. Comme c'était l'été, des amis m'invitaient presque tous les soirs pour aller prendre un verre, et je ne refusais jamais. À mon retour en pleine nuit, Peixuan dormait depuis longtemps. On partageait le même toit mais on ne se croisait presque jamais, c'était très bien comme ça. Auparavant, quand j'étais hébergée chez des gens, dès que je sentais des tensions, je m'arrangeais pour décaler nos emplois du temps et éviter toute rencontre.

Et puis, un soir où il pleuvait à verse, en rentrant dégoulinante à la maison juste après minuit, je l'ai trouvée encore debout. Elle était en train de ranger dans une valise des vêtements soigneusement empilés. J'ai senti mon cœur se serrer : le tournage était-il terminé ? J'en étais presque déçue, j'ai éprouvé une grande lassitude à l'idée de me remettre en quête d'un logement. En fait, elle partait seulement quelques jours, pour accompagner les équipes dans le Yunnan et en

Birmanie.

— Dans le Yunnan ? ai-je demandé. Vous tournez un documentaire touristique ?

— Grand-père faisait partie du Corps expéditionnaire. Pendant la guerre contre le Japon, l'Université de Qilu a été transférée à Chengdu. Il s'est engagé là-bas et a suivi les troupes dans le Yunnan et en Birmanie. J'ai retrouvé une photo d'archives, le général Sun Liren au milieu d'un groupe de soldats, il était parmi eux !

Évidemment je l'ignorais, tout comme j'ignorais qui était le général Sun Liren.

Peixuan a pris un livre sur le Corps expéditionnaire qui était sur sa table de travail depuis quelques jours. Je l'avais plusieurs fois feuilleté. Elle a rapidement trouvé la page et m'a montré, sur une photo, une personne tout au bout d'une rangée de soldats. Sur un cliché aussi flou et aussi ancien, ce jeune militaire aurait pu être n'importe qui. J'ai remarqué que l'angle supérieur de la page était marqué d'une minuscule corne, soigneusement pensée pour ne pas empiéter sur la photo.

Tout en feuilletant le livre, Peixuan m'a expliqué :

— Il était affecté à l'équipe médicale chargée des blessés. L'Angleterre avait envoyé des troupes en renfort. Il était également l'interprète de leurs officiers...

— Inutile d'en rajouter, ai-je interrompu. Je ne participerai pas au tournage.

— Tu crois que je te montre tout ça dans le seul but de t'inciter à participer ? m'a-t-elle demandé froidement en reposant le livre sur ses genoux. Je considère simplement qu'il est important que tu le saches. Quoi que tu en penses, Grand-Père est la gloire de notre famille. J'aimerais partager cette gloire avec toi. Lorsque tu l'accepteras, elle te comblera et te fortifiera.

Me combler ? Comme un chrétien est comblé par l'Esprit

saint ? Ce qu'elle voulait partager n'était sans doute pas la gloire, mais sa propre foi. Elle éprouve envers Grand-Père une espèce de dévotion. Tout en sachant pertinemment la cause perdue, elle me rabâchait inlassablement ces histoires de « gloire », en bon apôtre de la Bonne Nouvelle. Le regard qu'elle a posé sur moi était comme un appel à la brebis égarée.

— Peixuan, c'est toi qui t'égares, ai-je dit doucement en secouant la tête.

Assises côte à côte, nous nous observions d'un air affligé, chacune trouvant l'autre pitoyable. La situation était parfaitement absurde.

J'ai repensé tout à coup au soir où toi et moi avions escaladé le mur d'enceinte de la Tour des morts, et où elle était venue me chercher pour me ramener à la maison. Assise sur le mur, refusant de descendre, je lui avais décrit avec force détails les cadavres disposés de l'autre côté. Le teint blême, elle tremblait de tous ses membres. Puis elle tourna les talons. Au bout de quelques mètres elle s'arrêta, se retourna et dit en détachant ses mots :

— Li Jiaqi, ta vie sera un véritable désastre.

Elle avait parlé d'une voix étrange, venue d'ailleurs, comme si elle n'était que la messagère d'un décret divin.

— C'est la tienne qui sera un désastre ! lui répliquai-je féroce-ment.

Bien des années plus tard, nos malédictions respectives se sont manifestement réalisées. Ma vie est un naufrage, mais la sienne n'en est-elle pas un aussi ?

Elle continue à vivre pour Grand-Père et pour le clan familial. Ils semblent toujours l'enserrer dans un moule, comme l'appareil dentaire qu'elle portait enfant et que, devenue adulte, elle n'ose toujours pas retirer, craignant de laisser apparaître le moindre écart. Sa liberté tout entière est mortellement prise en tenaille dans ces interstices refermés.

J'ai tout de même rompu le silence :

— Peixuan, sais-tu à quel point cette prétendue gloire de la famille est ridicule ?

Elle s'est levée d'un coup :

— N'en parlons plus ! Si tu ne veux pas comprendre, au moins ne la salis pas.

Sa cicatrice tremblait.

Alors que je détournais le regard en me demandant comment poursuivre, elle s'est précipitée dans la pièce voisine en claquant la porte.

Je suis restée sur le canapé, dans un silence lourd de menaces. Je m'imaginai, la seconde suivante, bondir, ouvrir la porte et lui lancer : « Peixuan, laisse-moi te raconter certaines choses ! »

Peut-être pressentirait-elle la violence de ce que j'avais à dire. Mais nous bloquerions la porte, mon ombre et moi, pour l'empêcher de s'échapper. Recroquevillée, elle me regarderait avec terreur. Puis j'ouvrirais un sac d'où la vérité jaillirait et se ruerait sur elle tel un dogue enragé pour mettre en pièces la gloire qu'elle portait en armure, extirper son cœur et lécher d'une langue baveuse la chape d'adoration qui le recouvrait, immaculée comme du sucre glace. Il ne lui faudrait pas longtemps pour perdre tout ce qu'elle avait de plus précieux. Elle en serait anéantie. Je me tiendrais là, contemplant tranquillement la scène en me disant : « Moi, je n'ai rien fait. » Ce ne serait pas moi qui lui ferais violence mais la vérité, qui userait simplement de ma main pour ouvrir le sac qui la gardait prisonnière.

Mais était-ce vraiment ce qui allait se passer ? J'ai sombré dans la confusion. Je connaissais la vérité, je voyais autour de moi combien elle pouvait faire souffrir, et je me sentais totalement impuissante, réduite à la passivité. Pourtant, à ce moment-là, j'ai réalisé que je détenais un certain pouvoir. Je

pouvais décider de laisser ou non la vérité atteindre Peixuan. Je pouvais dévoiler la vérité au nom de la justice, au mépris du mal qu'elle lui ferait, voire me convaincre qu'il était de mon devoir de révéler tout ce que je savais. « Justice et devoir », comme cela sonne noblement à l'oreille ! Mais ces principes ne nous sont pas vraiment chevillés au corps.

Mes sentiments se sont soudain adoucis. Je voulais juste être capable d'un peu plus d'humanité. La gloire à laquelle Peixuan croyait était illusoire et pourtant, en s'appuyant sur elle, elle réussissait à vivre. La foi qui la portait n'était pas parfaite, mais à ses yeux elle l'était, et elle guidait son cœur vers la pureté et la perfection.

Je me suis dit que si Peixuan n'était qu'une copine ou une étrangère, je la traiterais avec plus de bienveillance. La bienveillance est une disposition innée, mais on la perd en grandissant, avec l'expérience du mal et de la méchanceté. Je me suis souvenue combien toi et moi, enfants, étions avides de vérité. Et pourtant, lorsque, au terme d'une enquête acharnée, nous avons eu confirmation que Zifeng n'était pas le fils de ses parents, nous avons décidé de ne rien dire, nous nous sommes promis de ne jamais laisser échapper aucun mot malencontreux devant lui, aucun indice. Quand un jour, par mégarde, j'avais commencé à discuter avec lui des groupes sanguins de la famille, tu es devenu fou de rage, tu m'as accusée d'être méchante. J'en ai pleuré à chaudes larmes. À cette époque, j'avais tellement peur d'être méchante.

Toujours dans le canapé, j'ai regardé par la fenêtre, en face de moi. Au onzième étage. Il pleuvait à verse et le ciel était zébré d'éclairs aveuglants. Un éclat de lumière s'est posé sur moi, caressant doucement ma chevelure. Tu ne peux pas imaginer, et je ne peux pas non plus expliquer pourquoi, au moment précis où j'ai décidé de garder ce que je savais bien au fond de mon sac, tu m'as tout à coup terriblement manqué.

Le séjour de Peixuan dans le Yunnan et en Birmanie a duré plus longtemps que prévu. Elle m'a appelée pour me dire qu'elle était attendue dans son université américaine où elle avait des choses importantes à régler. Elle avait pris un billet au départ de Hong Kong et ne reviendrait pas à Pékin. Elle avait réglé un mois de loyer de plus pour que je puisse rester dans l'appartement.

— J'espère que tu trouveras vite un travail, et aussi que tu vas arrêter de boire.

Elle se trouvait à la frontière sino-birmane. Le vent soufflait violemment, quand elle parlait, on aurait dit une colombe s'envolant à tire-d'aile dans le ciel.

— Toi aussi, prends soin de toi ! ai-je dit en raccrochant.

Après le départ de Peixuan, j'ai commencé à remonter la pente. Je suis moins sortie, je me suis calmée sur l'alcool. J'ai même trouvé un boulot dans une librairie, et j'ai pris un tout petit appartement en colocation avec une amie. À l'automne, ma mère est venue me voir quelques jours à Pékin. Le réchaud de la cuisine était en panne et on rapportait des plats préparés dans ma minuscule chambre, si petite qu'on ne pouvait pas se retourner. Ma mère avalait son riz, tête baissée, sans un mot. Je savais qu'elle avait atteint le fond de la déception. Elle a toujours espéré que je me marie, que je devienne propriétaire d'une maison où elle pourrait s'installer. Depuis des années, elle habite chez sa sœur, elle n'en peut plus de vivre chez les autres. Peu après son retour à Jinan, elle m'a appelée à deux heures du matin pour me demander des nouvelles de Grand-Père, ce qui m'a vraiment surprise car elle ne parle jamais de lui. Après un silence, elle m'a dit : « Ce petit bâtiment dans lequel il vit lui a été offert par la Faculté de médecine. À sa mort, peut-être qu'ils ne le reprendront pas. Tu es tout de même sa petite-fille. Si tu retournais t'occuper de lui, il serait content, peut-être qu'il te lèguerait le Petit Pavillon... » J'ai répondu que

je n'y retournerais pas, je voulais lui ôter cette idée de la tête. Mais elle était comme possédée, elle m'appelait tous les deux ou trois jours. J'ai peu à peu oublié son objectif, pour ne plus entendre que cette voix qui répétait au bout du fil : « Vas-y, vas-y. » J'ai commencé à repenser à mon enfance, et à regretter terriblement mes années à Nanyuan. Puis, la semaine dernière, j'ai fait à nouveau ce rêve : j'étais assise dans un train, dans un wagon bringuebalant, et une matriochka rouge roulait à mes pieds. Je la ramassais. Une voix féminine perçante me disait à l'oreille : « Ouvre-la ! » Je dévissais son ventre, qui contenait une poupée identique, plus petite. Je l'ouvrais à son tour et j'en trouvais une autre à l'intérieur, encore plus petite. Je les ouvrais l'une après l'autre, de plus en plus vite, la sueur me dégoulinait dans les yeux, comme si elle ne devait jamais s'arrêter. Les poupées, ouvertes en deux au niveau de la taille, roulaient par terre en ricochant, la voix féminine continuait : « Ouvre-la, ouvre-la ! » Je me suis réveillée, l'oreiller était trempé de sueur. Ce rêve est revenu me hanter, chaque fois comme un appel. J'ai compris que je devais y aller. Mon grand-père n'en avait peut-être plus pour longtemps.

Je suis revenue le mois dernier, sans prévenir personne. C'était le soir, tous les réverbères du parc étaient en panne, j'étais cernée par les ombres noires des arbres, leurs branches dénudées tremblaient dans le vent. Le clair de lune illuminait le petit chemin caillouteux qui luisait faiblement. Je ne me souvenais pas de ces petits rochers dressés çà et là sur un côté du lac, comme s'il montrait les dents la nuit venue. À l'autre bout du plan d'eau, le Petit Pavillon blanc ressemblait à un îlot solitaire.

La sonnette ne marchait pas mais la porte d'entrée n'était pas verrouillée, il m'a suffi de tourner la poignée pour l'ouvrir. Des éclats de voix m'ont guidée jusqu'au fond du rez-de-chaussée, dans une pièce pleine d'hommes et de femmes assis

autour d'une table ronde. Deux hommes jouaient à la mourre pendant que les autres, dodelinant de la tête, chantaient une chanson dans un dialecte incompréhensible. Il y avait aussi un couple, homme et femme collés l'un contre l'autre. À terre gisaient des bouteilles vides et, sur une plaque électrique posée au milieu de la table, une marmite pleine d'huile bouillonnait.

Après avoir enfin compris qui j'étais, une jeune femme s'est précipitée dehors et a cogné à la porte d'en face, soigneusement verrouillée. Un bon moment s'est écoulé avant qu'elle ne s'ouvre.

Une femme est apparue, c'était Petite Mei, la gouvernante de Grand-Père. Elle avait rajusté ses vêtements, contrairement à l'homme derrière elle qui se débattait avec la boucle de sa ceinture. Les invités ont décampé et seule Petite Mei est restée, plantée au milieu de la pièce, à essuyer la table en se mordant les lèvres d'un air féroce. Elle ne m'avait jamais vue et ne voulait pas s'en laisser imposer. Elle ignorait même que mon grand-père avait une autre petite-fille. Cette vaste demeure, qui symbolisait la gloire de toute une vie, avait fini par devenir le jardin d'Éden de la gouvernante pour ses rendez-vous galants, quelle ironie ! Quel dommage que Grand-Père n'en ait rien su jusqu'à la fin ! Depuis qu'il a contracté une pneumonie, il y a six mois, il est resté alité et n'a plus quitté cette pièce. Personne ne lui a rendu visite non plus. Il détestait être dérangé et vivait coupé du monde depuis plusieurs années.

Deux jours plus tard, j'ai congédié Petite Mei, qui se prenait pour la maîtresse des lieux. Elle a fait ses adieux à Grand-Père, et a même versé quelques larmes, comme si elle éprouvait une affection sincère. Quoi qu'il en soit, ses sentiments envers lui étaient sûrement plus profonds que les miens. Lui aussi s'était habitué à elle. Pourtant, au moment d'aborder la dernière partie de son existence, lorsqu'il est devenu très faible et

dépendant, c'est tout de même moi qu'il a choisie.

Il ne m'avait pas vue depuis des années, il ne m'a pas reconnue, mais il m'a aussitôt fait confiance quand je lui ai dit que j'étais Jiaqi. Il ne s'est pas non plus opposé au renvoi de Petite Mei. Tout cela à cause des liens du sang. Ces liens sont décidément d'une grande violence, qui ligotent fermement deux êtres même s'ils n'éprouvent aucun attachement l'un pour l'autre.

Jiaqi! Jiaqi! Il lui arrivait de crier mon prénom sans raison, comme pour ne pas l'oublier. Les premiers jours, j'ai passé beaucoup de temps dans cette chambre. Je le regardais, assise là, imaginant la conversation que nous aurions bientôt ensemble : notre drame familial, comment il est devenu celui qu'il est, comment moi aussi j'ai grandi pour devenir celle que je suis. Je répétais intérieurement mes répliques sur un ton froid et dur, en taillant le moindre mot pour le rendre aussi acéré qu'une mine de crayon. Assez affûté pour lui porter le coup fatal.

Mais cette conversation n'a jamais eu lieu. C'est un refroidissement qui lui a porté le coup fatal. Quelques jours après le départ de Petite Mei, il a pris froid, il a fait une forte poussée de fièvre. En deux jours de traitement, la fièvre a baissé, mais il n'a pas retrouvé toute sa tête. Il avait le regard perdu, ne comprenait rien de ce que je lui disais. La maladie est arrivée au bon moment, comme pour le protéger, lui épargner l'humiliation et la douleur. Il était isolé du monde, comme enfermé sous une cloche de verre, mais il était encore conscient et capable de se contrôler. Il n'a jamais été incontinent, il parvenait toujours à se retenir jusqu'à ce que je place le bassin sous ses fesses. Pour mettre sa volonté à l'épreuve, j'ai tenté de le laisser livré à lui-même pendant plus de dix heures mais il a toujours tenu bon. C'était probablement le résultat de décennies passées devant une table d'opération.

J'ai peu à peu espacé mes visites, n'apparaissant plus que pour lui porter ses repas et l'aider à se soulager. Je ne voulais pas que nous nous trouvions face à face à nous regarder en chiens de faïence. Même si, au fond de sa pupille trouble, je n'étais probablement qu'une silhouette floue. Il m'évitait lui aussi, gardant les paupières mi-closes. Apparemment, nous redoutions l'un comme l'autre d'apercevoir par mégarde celui qui s'interposait entre nous. Pendant que je lui faisais sa toilette, je regardais toujours au-dessus de son épaule sur le drap chaud et froissé derrière lui. Comme il était squelettique, la serviette faisait rouler la peau, j'avais l'impression de frotter ses os un à un. Il tournait la tête sur le côté, les yeux rivés sur le parquet, la situation semblait lui imposer une grande humiliation. Lui, autrefois si habile, qui avait tenu tant de vies entre ses mains, devait désormais laisser quelqu'un lui soulever le bras pour laver son aisselle. À vrai dire c'était un vieillard très propre, son corps ne dégageait aucune odeur repoussante. Encore une manifestation de sa volonté de fer : il ne s'autorisait pas à puer. Même à ce stade de sa vie, il ne s'est jamais laissé aller.

Personne n'est venu ici, sauf deux enfants. Avant-hier, ils ont escaladé la palissade et sont entrés en catimini dans la cour. J'étais en train de lire dans le canapé. La bibliothèque renferme des grandes œuvres en édition de luxe, de celles qui font joli sur les rayonnages mais que personne ne lit jamais. J'avais choisi *Les Hauts de Hurlevent*. L'histoire m'était si proche qu'elle me serrait le cœur. En levant les yeux, j'ai aperçu les enfants, le nez collé à la vitre. Un garçon et une fille, âgés d'une dizaine d'années. Le garçon ne te ressemblait pas, pas plus que la fillette ne me ressemblait, pourtant, je ne sais pourquoi, on aurait dit nous il y a bien des années. Je me suis précipitée pour leur ouvrir. À les voir ainsi côte à côte, l'espace d'un instant je n'ai plus très bien su où je me trouvais.

Le garçon m'a expliqué que leur professeur de chinois leur

avait donné un devoir ayant pour sujet : *Un homme digne de respect*. Comme leurs parents à tous deux travaillaient à la Faculté de médecine, et qu'ils avaient souvent entendu parler de Grand-Père, ils l'avaient choisi et venaient l'interviewer. Après mon refus, en raison de son état de santé, la fillette m'a adressé un clin d'œil : « Alors, nous pourrions t'interviewer ? Puisque tu es sa petite-fille, tu en sais certainement beaucoup sur lui. Et si tu nous racontais son histoire ? » J'ai répondu que je ne savais rien de lui, mais ils ne m'ont pas crue et m'ont tannée pour que je leur raconte des anecdotes. Comme je leur répliquais qu'ils n'avaient qu'à inventer n'importe quoi, ils m'ont regardée en roulant de grands yeux : « C'est toi qui l'as proposé ! Si le professeur vient te voir, il faudra lui dire que tout est vrai ! » « Mmh, tout est vrai », ai-je répondu. Ils sont repartis très contents. Tout homme respectable a besoin d'histoires émouvantes qui le magnifient. Qu'elles soient vraies ou fausses n'a pas d'importance.

La réception de Grand-Père à l'Académie avait fait grand bruit à la Faculté, y compris dans notre école primaire, qui y était rattachée. Malheureusement j'avais déjà changé d'établissement, personne ne savait, dans ma nouvelle école, que le cardiologue le plus réputé de Chine, auquel le journal du soir avait consacré deux pleines pages, était mon grand-père. Une force occulte semblait m'écarter de lui et de sa gloire. Parfois je me pose cette question : si je n'étais pas partie, si j'avais vécu dans son aura, serais-je devenue une autre ?

Avant-hier soir, je me suis installée dans le salon au rez-de-chaussée pour regarder la télé. Il y avait justement un reportage sur les anciens soldats du Corps expéditionnaire restés en Birmanie. Certains donnaient des cours particuliers de chinois, d'autres avaient ouvert une épicerie. La caméra se déplaçait sur les visages des vieillards. En terre étrangère, même la vieillesse avançait avec précaution, même les rides n'osaient trop

s'imposer. Ils étaient encore robustes mais parfois sourds, parfois séniles depuis des années, comme s'ils avaient très tôt voulu s'isoler dans leur propre monde. Ainsi la terre étrangère pouvait ressembler au pays natal. Après s'être battus contre les Japonais, ils avaient refusé de rentrer chez eux pour prendre part à la guerre civile, car ils ne voulaient pas voir des frères s'entretuer. Ils avaient choisi de rester en Birmanie. Leur vie s'était alors écartée du chemin tout tracé et ils ne vibraient plus à l'unisson de leur époque. Ils vivaient en paix, mais abandonnés. Un soldat qui choisit de ne pas aller au front ne sert plus à rien.

Le journaliste interviewait la petite-fille d'un ancien soldat, qui tenait l'épicerie héritée de son aïeul. J'examinais son visage tanné par le soleil, qui aurait tout à fait pu être le mien si, à l'époque, Grand-Père avait décidé de rester là-bas. Il aurait peut-être ouvert un dispensaire, qui se serait maintenu à grand-peine grâce à la clientèle de quelques Chinois, et nous aurait été ensuite transmis, d'abord à mon père, puis à moi. En grandissant, j'aurais flirté avec un garçon birman. Bravant la pluie, nous aurions couru vers la grand-place pour écouter un discours d'Aung San Suu Kyi ; nous aurions appris à la télévision la levée de la censure, crié de joie en nous embrassant. Telle ne devait pas être ma vie, celle d'une graine de pissenlit qui tombe où le vent la pousse et laisse éclore une fleur. Mais, sans les entraves des racines, qui sait, peut-être aurait-elle pu laisser s'épanouir quelque chose de sa propre vitalité. Tout au moins aurait-elle été un peu plus pure. Tous les vieux pays sont couverts d'une couche de poussière dont l'individu peut s'affranchir par l'exil. J'éprouve une grande attirance pour cette liberté mêlée de souffrance.

Malheureusement, Grand-Père n'a pas eu le courage de l'exil. Et son ambition ne pouvait se satisfaire de cette terre déshéritée. Peixuan raconte dans le documentaire que Grand-Père

n'avait pas d'ambition : « Mon grand-père disait qu'il s'était laissé porter par le courant : il a travaillé dur à l'école, a mis tout son cœur à ses consultations pendant ses études de médecine, s'est engagé dans l'armée quand il fallait s'engager, a adhéré au Parti quand il fallait y adhérer. Il n'a fait qu'adopter le bon rythme. Les changements d'époque étaient trop rapides, un moment d'inattention suffisait pour trébucher et tomber dans l'abîme. En réalité, le plus difficile était de suivre le mouvement. À la manière d'un espion infiltré réglant patiemment sa radio, il fallait une ouïe très fine et un esprit agile pour parvenir à rester en phase avec la fréquence de l'époque. »

Les images qui défilent à présent sur l'écran sont celles du documentaire que Peixuan m'a envoyé. Cet après-midi, je l'ai passé en boucle en t'attendant : je le regardais par intermittence, perdue dans mes pensées. À l'occasion, je dirai à Peixuan que la partie sur le Corps expéditionnaire me touche beaucoup. J'apprécie la première période de la vie de Grand-Père, j'aime imaginer quel aurait été le destin de notre famille s'il s'était arrêté quelque part en chemin.